2° édition

TEMOIGNAGE SUR LES ORIGINES DE LA REVOLUTION LITURGIQUE

Le caractère un peu particulier de cet article nécessite quelques explications préliminaires qui permettront de mieux le situer et d'éviter tout quiproquo.

Précisons d'abord qu'il n'est pas question de faire le tour des origines de la révolution liturgique, un gros volume n'y suffirait pas, mais seulement de donner un éclairage sur une période déterminée, le premier quart du 20° siècle.

Cet éclairage nous sera fourni par un témoignage datant d'une quinzaine d'années, témoignage involontaire certes mais public, que nous commenterons pour en souligner les arrière-plans.

Notre point de départ est une lettre adressée par un moine bénédictin, Dom Damase WINZEN, allemand d'origine et de formation, mais fondateur et abbé d'un monastère américain, l'Abbaye du Mont Sauveur, à ses amis et bienfaiteurs, à l'occasion de la Noël 1963.

Dans cette lettre, écrite peut de temps après l'accession du Cardinal Montini au Souverain Pontificat, Dom WINZEN raconte ses souvenirs, pendant et après la guerre de 1914-1918, notamment sa rencontre avec les mouvements de jeunesse catholique et, par la suite à Rome, son introduction dans l'univers des jeunes monsignori auquel appartenait Giovanni-Baptista Montini.

Malgré quelques longueurs, au moins du point de vue qui nous intéresse, nous avons pris le parti de reproduire ce texte intégralement, nous contentant de l'interrompre par quelques commentaires. Le témoignage sera ainsi entier, moins contestabe et plus significatif.

Chers amis du Mont-Sauveur,

Au commencement de l'Avent, nous nous adressons à vous une nouvelle fois, en espérant que lorsque cette chronique vous parviendra, ce sera la période de Noël et le moment opportun de vous souhaiter à vous tous une joyeuse fête de la naissance du Messie. Comme toujours, nous sommes profondément conscients de notre dette envers vous, et cette année en particulier, à cette saison de lumière et de cadeaux, nous nous sentons les obligés de tous ceux qui prennent une part active à notre programme de construction. La Messe de Minuit sera notre Action de Grâces solennelle offerte au Père en souvenir reconnaissant de toute votre bonté.

Lorsque nous faisons allusion au fait que nous sommes dans le temps de l'Avent 1963, nous réalisons qu'une année entière s'est écoulée depuis la dernière chronique. Tant de choses sont survenues qu'il serait parfaitement inutile d'essayer de les affronter toutes. Parmi les évènements qui se sont déroulés hors des confins du Mont-Sauveur, ceux qui nous ont touchés au plus fort de nous-mêmes furent la mort du Pape Jean XXIII, l'avènement du Pape Paul VI et, tout récemment, l'assassinat du Président Kennedy. Le monde entier a pleuré la mort du Pape Jean XXIII de la même manière qu'un homme pleurerait la mort de son père.

De façon unique et inimitable pour l'humanité entière, il était le représentant de la bonté de "notre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes" (Matthieu, 5, 45).

Le Président Kennedy était plutôt comme un frère aîné pour les citoyens de cette nation, et c'est pourquoi la balle qui l'a frappé nous a tous blessés profondément. Dans ces deux cas, la passation du pouvoir de ceux qui en détenaient les clés révèle la dignité supérieure de leur fonction, et donc nos prières accompagnent le Président Johnson et le Pape Paul VI. Nous aimerions consacrer cette chronique à ce dernier, comme une marque du lien particulier qui existe entre lui et le Mont-Sauveur.

Pour décrire la nature de ce lien et le placer sous son vrai jour de telle sorte qu'il devienne, pour vous également, une chose vivante, je dois remonter aux jours lointains de ma jeunesse. Dans une vue rétrospective, je peux dire que deux expériences au niveau culturel ont grandement influencé ma façon de penser. Ma première est le contact avec le dénommé "mouvement de la jeunesse". Ce mouvement s'était déjà développé en Allemagne, avant la première guerre mondiale, sous l'influence de Nietzche, en tant que protestation de la jeune génération contre l'auto-suffisance, le manque d'authenticité culturelle et de sincérité de l'ère victorienne.

L'auteur aborde ici une question des plus importantes et qui mériterait une étude pour elle-même ; nous en souligneront seulement l'argument essentiel.

L'hypocrisie reprochée au 19 ° siècle, souvent réelle, tenait à un ensemble de faits contradictoires, résultant du statut ambigu de la religion produit par la Révolution en cours.

La foi réelle, profonde, était éteinte, et même considérée comme indigne, chez beaucoup de membres des milieux socialement influents, politiques, financiers, intellectuels ; mais une apparence de religion faisait encore partie du décorum, du standing social, et cela n'a d'ailleurs disparu que tout récemment.

D'autre part, l'influence jansénisante avait souvent supprimé la spontanéité, la chaleur vraie de la pratique religieuse, et la sensibilité ainsi non satisfaite abandonnait les voies régulières de la prière liturgique catholique pour se créer une foule de succédanés dans l'esprit romantique et sulpicien.

Nietzsche avait donc toutes facilités pour critiquer une pratique creuse et compassée, et reprocher aux chrétiens leur tête triste et sans vie, indigne d'un Christ qui serait ressuscité.

Mais s'il faut savoir reconnaître les éléments réels sur lesquels il s'appuyait, il faut aussi et en même temps considérer la fausseté globale de son raisonnement, car, en fait, s'il profitait des rides du 19° siècle, c'est au christianisme même qu'il en avait : pour lui, Dieu est mort, et l'homme doit devenir le surhomme, le futur et seul vrai Dieu ; s'il jouait à être meilleur chrétien que les chrétiens eux-mêmes, ce qui n'est pas bien difficile sur le papier, ce n'était que pour mieux torpiller de l'intérieur l'équilibre même de la foi qui, elle, ne sépare jamais le Vendredi Saint de Pâques, la mort du Christ de sa Résurrection, les deux choses étant liées au point de n'avoir aucun sens prises isolément.

Nous saisissons là à sa source une des nombreuses déviations de la nouvelle religion qui a fait de cette critique nietzchéenne un de ses thèmes favoris. Si le 19° siècle se comportait en effet parfois comme s'il oubliait un peu la Résurrection pour ne penser qu'à la mort, le progressisme au 20° siècle a mis un accent unilatéral sur la Résurrection : considérée ainsi, seule, celle-ci éloigne du christianisme, elle inaugure une nouvelle religiosité, para-nietzschéenne, et elle prépare une tournure d'esprit pro-panthéiste qui conduira un jour à nier la Résurrection elle-même : nous y sommes arrivés.

Parmi les jeunes, il y avait une tendance croissante à se retirer de "l'appareil" du milieu culturel dominant, et la manière la plus simple de le faire était de fuir les villes pendant les week-ends, puis, pendant les vacances, de faire du tourisme à pied, non pour s'amuser mais pour vivre une vie nouvelle dans la simplicité, l'austérité et la charité, près de la nature et près des gens. Chants et

danses folkloriques, contes et mystères remplacèrent les façons de se divertir qui existaient dans les villes ou bien les parties de bière ordinairement en faveur auprès des étudiants d'université de la vieille école.

Les formes conventionnelles des relations sociales furent méprisées. Fuir ce qui était artificiel, fuir le faux, revenir à la vérité, à l'amour sincère, à la véritable beauté, à la joie franche, furent le cri de bataille de la nouvelle génération ! Après la première guerre mondiale, le "Second Empire" de Guillaume II fut brisé, ce mouvement attèignit alors de plus grandes proportions et se répandit dans les milieux catholiques par l'intermédiaire de "Quickborn" (La fontaine de vie) et "Neudeutschland".

Il revêtit un autre caractère. Il prit l'extension d'un renouveau religieux, parce que, pour la jeunesse catholique, retourner à la vérité et fuir le faux avaient inévitablement la signification de devenir "sincère" dans la pratique de la religion, non seulement de se faire "catholique pratiquant", mais de retourner aux sources authentiques de la vie spirituelle, de la parole de Dieu et de la Liturgie.

Le "Cercle biblique" et la "Messe communautaire" devinrent des caractéristiques indipensables de la nouvelle vie que la jeune génération catholique essaya de développer dans ses différents groupes. Dans la liturgie furent trouvées la vraie communauté, la beauté réelle et la véritable joie, toutes choses que la jeunesse avait recherchées. Ici, l'éternelle jeunesse de l'Eglise se manifestait elle-même aux coeurs des jeunes. La beauté, la grandeur, la profondeur devaient être découvertes dans les formes authentiques du culte public de l'Eglise.

Tout ceci ressemblait à la découverte d'un nouveau monde pour les jeunes qui s'étaient ennuyés aux leçons de catéchisme, avaient trouvé une monotonie mortelle aux exercices pieux et qui avaient eu un comportement tenu constamment sur la défensive dans les domaines de l'apologétique et de la morale.

L'auteur fait ici allusion à ce mouvement de retour aux traditions catholiques qui fut une des composantes importantes du catholicisme de la fin du 19° siècle. Sous diverses influences, on s'est alors détourné de la Renaissance et de l'Age baroque, accusés, souvent à juste titre, d'une certaine contamination par le néo-paganisme, pour se rattacher aux formes et à l'esprit chrétien médiéval : simplicité, naturel, joie, liturgie et Ecriture sainte.

Malheureusement, cette tendance devait rapidement dégénérer : équilibrée chez Dom Guéranger et ses premiers disciples, elle devint dupe d'elle-même, versant dans l'idéalisme et l'optimisme béat et faisant peu à peu fi de l'enseignement positif (catéchèse) comme de l'homme réel (morale) et des circonstances révolutionnaires (apologétique).

Ainsi libéré des liens du réel, ce mouvement ne pouvait que courir vers son autodétermination et préparer, à travers les évolutions de l'entre-deux-guerres, les bouleversements de l'après-guerre et du Concile.

Les allusions de Dom WINZEN nous font toucher du doigt trois des éléments primordiaux du développement de la crise depuis une soixantaine d'années : la déviation s'appuie sur une faiblesse du corps chrétien, elle s'insinue dans un élan de restauration vital, et elle utilise les organisations de jeunesse.

Ces trois constantes que nous saisissons là en matière liturgique, peuvent être retrouvées dans de nombreux domaines, et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Mon premier contact avec le mouvement de la jeunesse eut lieu pendant la Guerre, mais la seule chose dont je me souvienne est un épisode plutôt embarrassant. Lors d'un de nos tours pédestres, j'avais été désigné cuisinier. A cette époque de très strict rationnement, il n'était pas facile de trouver quelque chose à mettre dans la grande casserole que je transportais à l'intérieur d'un énorme sac à dos. Aussi étions-nous tout contents d'avoir de la farine d'avoine, du lait, de la

margarine et même du cacao. A l'étape, un feu fut allumé et la cuisine commença. J'avais projeté de faire cuire la farine d'avoine avec du lait, de mélanger ceci à du cacao, puis de mettre de la margarine dans la casserole et de transformer ce mélange en des galettes cuites à feu ouvert. Tout alla bien jusqu'à ce que je tienne la casserole, avec son contenu de margarine et de mélange de farine d'avoine, au-dessus du feu ; tout à coup, des flammes envahirent la casserole, je fus effrayé et laissai tout tomber dans le feu. L'effet sur le groupe fut accablant ; ce fut la fin de ma carrière de cuisinier. On me conseilla d'en rester à l'aspect intellectuel des choses. Ce que je fis.

Ce passage un peu comique est néanmoins intéressant comme témoin d'une tournure d'esprit, et, en son genre, il explique bien des choses.

Beaucoup d'intellectuels, et aussi d'ecclésiastiques, habitués à vivre dans la tour d'ivoire des choses de l'esprit ou de la religion, n'ont guère d'expérience de la vie concrète, et nombreux sont ceux dont la tête a tourné lorsque l'expérience brutale de la vie réelle a atteint et heurté fortement leur sensibilité : ils sont alors passés d'une religion froide à un activisme bouillonnant et sans frein, et l'on comprend parfaitement que certains s'y soient perdus.

On retrouve finalement le même problème qu'au paragraphe précédent, vu cette fois-ci sous l'angle de l'expérience individuelle.

A la fin de la guerre, j'allais étudier à Goettingen et j'y rencontrais l'autre facteur qui devait jouer un rôle si important dans ma vie : Rome et tout ce que la ville éternelle signifie.

Telle qu'elle est située au coeur de l'Europe, l'Allemagne est le lieu de rencontre des trois groupes ethniques qui composent l'Europe : les Slaves, à l'Est et au Sud-Est, les nations germaniques au Nord, et les nations latines à l'Ouest et au Sud-Ouest. Naturellement, cela provoque quelques complications.

Là où je vivais, aux environs d'Hanovre et de Goettingen, les gens considéraient généralement l'Etat slave comme le siège des émotions fortes et profondes, qui ne peuvent être prévisibles et qui sont sans contraintes, mais qui se combinent à un sens mystérieux de communauté. Tolstoï et Dostoïevski y exercèrent une immense attraction. La partie allemande du Nord, représentée principalement par Shakespeare, Kierkegaard et Kant, n'avait rien de menaçant mais était considérée comme la chose réelle : réaliste, audacieuse, profonde, libre, courageuse, sincère et héroïque. L'ouest était la région des ténèbres, le domaine de la "grande ennemie", la France, irrémédiablement corrompue, tandis qu'au sud des Alpes vivaient les Italiens, pauvres et paresseux, totalement inconstants et extrêmement malhonnêtes.

Il est intéressant de noter au passage les sources de la pensée moyenne des catholiques d'Allemagne du Nord en ce début du 20° siècle : nous les voyons attirés à la fois par le rationalisme germanique (Kant) et par le mysticisme désordonné, qu'il soit inquiet et germanique (Kierkegaard), désespéré et satanisant (Dostoïevsky) ou panthéistico-oriental (Tolstoï) et repoussés par la latinité en laquelle ils soupçonnaient, à juste titre, et malgré ses blessures, un reste d'équilibre et d'accord entre la Foi et la Raison.

J'acceptais tout ceci sans me poser de question jusqu'à ce que le Prieur de Maria Laach fît son apparition sur la scène toute entière de notre Allemagne, un moine Bénédictin de la rive Ouest du Rhin. Evidemment, il n'était ni corrompu, ni paresseux, ni malhonnête. Il ouvrait nos yeux à la splendeur de la liturgie romaine, mettant de propos délibéré l'accent sur le "romain". Notre première conversation tourna très vite autour de ce thème, parce qu'il avait des craintes au sujet de ma base de culture de l'Allemagne du Nord et sur la façon dont je voudrais m'accorder avec une communauté et un Abbé qui était profondément engagé à répandre l'esprit de la liturgie romaine comme l'antidote du "subjectivisme" allemand.

Nous voyons apparaître cette abbaye de Maria-Laach dont l'influence sur la Révolution liturgique fut si profonde ; or, cette apparition a lieu sous un jour favorable puisque la liturgie y est présentée comme l'antidote du subjectivisme germanique, ce qui est tout à fait vrai, même pour les subjectivismes non germaniques !

Et pourtant ce Prieur, dont l'auteur de la lettre nous parle assez peu, bien qu'il lui ait fait une forte impression, est un homme de première importance dans la genèse de la Révolution liturgique.

Dom CASEL se trouve être un des principaux penseurs du mouvement liturgique allemand avant 1939 et donc du mouvement français à partir de 1943, notamment par son ouvrage intitulé "Le Mystère du Culte", dans lequel il compare la liturgie avec les Mystères antiques.

Le fait est doublement significatif : d'une part, Dom CASEL apportait un approfondissement théologique de la liturgie, un rappel de son fond, en insistant moins sur l'aspect cérémonie, décor, que sur l'aspect invisible d'actualisation et de dispensation de la Rédemption : la Liturgie retrouve ainsi sa vraie nature qui est de faire participer l'homme à la vie divine, de l'immerger dans le divin.

Et ce n'était pas là un rappel inutile, car c'est une tentation fréquente que de fignoler les formes en oubliant leur fin ; cela a d'ailleurs un nom, c'est le ritualisme qui exagère d'autant plus la minutie des détails qu'il limite là son horizon.

D'autre part, il faut le voir aussi, Dom CASEL préparait, évidemment sans le vouloir, mais réellement, la naturalisation de la liturgie à laquelle les décennies suivantes devaient conduire. Cela peut paraître inouï, mais il en est pourtant ainsi, comme nous pouvons en juger après coup, le mal étant fait.

Comment cela a-t-il pu se produire ? La démarche de Dom CASEL, et à sa suite celle de beaucoup d'autres, consistait notamment à rappeler le fond naturel, humain, pré-chrétien, du sacrifice et de la liturgie en général, et notamment son aspect initiatique, de propédeutique sacrée ; ce sont là choses vraies, qui n'auraient jamais dû être oubliées, mais qui, soulignées à ce moment-là, au sortir de la crise moderniste (si tant est qu'on en soit jamais sorti...) ne devaient pas manquer de faire passer sous silence l'autre aspect, l'originalité intrinsèque de la liturgie chrétienne, comme on l'a vu par la suite.

Il est intéressant de retrouver ici, une fois de plus, l'ambiguité des meilleures intentions lorsque leur réalisation n'est pas régie par une vue d'ensemble de la situation. Une fois encore, comme le plus souvent, le mal n'est pas venu au début de l'affirmation d'une erreur, mais de l'accentuation défectueuse d'un aspect de la vérité au détriment des autres aspects, ce qui conduit les épigones à tomber dans de franches erreurs : du désir de ne pas réduire la Liturgie au Sacrifice, ce qui l'amputerait grandement, on en est venu à supprimer le Sacrifice dans la Liturgie ! comme si, pour avantager la tige d'une plante, on lui coupait sa racine.

Il est important de distinguer ces deux étapes dans le mouvement doctrinal, sous peine de rien comprendre à ce qui constitue un drame immense : comment de ces générations de prêtres et de laïcs soucieux de retour au Vrai a pu sortir, pas à pas, l'abomination de Vatican II, du nouveau rite et de la nouvelle religion en général.

Il y a là un mouvement dialectique qu'il faut saisir, et qui demanderait d'ailleurs à être détaillé, car on le retrouve à peu près identique dans les divers domaines, pour expliquer comment nous sommes passés, en moins d'un siècle, cinquante ans peut-être, d'un mouvement de restauration à un mouvement de révolution.

Il eut plus d'appréhension lorsqu'il se rendit compte de mes rapports avec le mouvement de la jeunesse. Je dois avouer qu'il y avait, en effet, une difficulté. Elle se présentait à moi sous l'étiquette de "La vie et la forme". Pendant tout mon noviciat, j'avais travaillé à une "grande oeuvre" sur ce thème, sans l'avoir jamais finie. Naturellement parce qu'une seule vie humaine ne suffit pas à apporter une conclusion satisfaisante à une oeuvre aussi importante.

Le fait que j'étais aux prises avec ce problème vint à l'attention de mon Abbé, Ildefonse Herwegen, et il décida que la meilleure chose pour moi était d'aller étudier à Rome avec l'espoir que l'atmosphère de la Ville éternelle apporterait plus de forme dans ma vie. Le Prieur n'était pas enthousiaste sur ce point de vue. Il pensait que mes instincts de l'Allemagne du Nord ne réagiraient pas favorablement à l'atmosphère romaine, comme la preuve en avait été faite, une fois déjà, pour un de mes compatriotes, Marthin Luther, d'Eisleben en Thuringe.

Les soucis et les occupations de ce jeune novice bénédictin sont effectivement assez étranges, mais conformes, il est vrai, au goût germanique facilement "abstracteur de quintescence".

Plus classiques sont les réactions de l'Abbé et du Prieur ; le premier croit en l'influence bénéfique de la "romanité", dans le double sens d'universalité et de durée sinon d'éternité ; le second, plus sensible aux travers du système, craint que les méandres de l'administration vaticane paraissent trop peu spirituels au jeune moine et lui fassent perdre le goût des formes au lieu de le développer en lui.

L'allusion à Luther, par contre, est un peu forcée : la Rome de Pie XI n'était plus celle de la Renaissance, et les mêmes spectacles n'étaient plus à craindre. Les périls de l'heure, à Rome, en 1923, non moins graves, étaient cependant plus discrets et feutrés : le nouveau ralliement au Monde, non plus au paganisme du XV° siècle, mais à celui du XX°, qui devait s'affirmer trois ans plus tard par la condamnation des Contrerévolutionnaires, s'opérait insidieusement.

Au reste, qu'en pensait-on à Maria-Laach, où l'on ne pouvait pas vraiment ignorer ce qui se tramait autour de la place Saint-Pierre ? Il est assez probable que l'on s'en félicitait plutôt, comme beaucoup alors, oubliant le passé, s'aveuglant sur le présent et ne voulant voir dans ce ralliement que l'ouverture pour une nouvelle conquête du monde au Christ ! Nous savons trop, hélas ! aujourd'hui, où ces rêves nous ont conduits.

La décision de l'Abbé l'emporta sur les hésitations du Prieur et je fus bientôt en route pour la Ville éternelle. Je n'oublierai jamais le moment où je vis pour la première fois le panneau indicateur ROMA et où j'entendis les cheminots crier "ROMA TERMINI" !

Moi, le jeune de Hanovre, maintenant moine de Maria Laach, me voici dans cette ville que, d'après les directives de mon Abbé et de mon Maître des Novices, j'ai à considérer comme la puissance formatrice dans la tradition vivante de la Chrétienté occidentale, comme le signe de l'ordre et le phare, ville douée d'aptitudes particulières pour un gouvernement universel.

Mais, déjà, dans le parcours, en taxi, jusqu'à saint Anselme, on remarquait les complications de l'époque. Il y avait juste un an que Mussolini avait pris possession de Rome. Il s'était efforcé de faire revivre l'esprit de Rome en tant que capitale d'empire. Des centaines de panneaux proclamaient son dernier message : "Il vaut mieux vivre un an comme un lion que des siècles comme des moutons !". Cela raisonnait comme si on jouait aux Peaux-Rouges.

La Rome que nous avions en esprit était la Rome de l'Eglise, la Rome de Pie XI et cette Rome me faisait une grande impression. Les inquiétudes de mon Prieur n'étaient pas justifiées. Les chants mal interprétés par les chanoines à Saint Pierre ne me gênèrent pas. Ils étaient noyés dans les vagues d'enthousiasme

qui accueillaient la personne vénérable du Vicaire du Christ lorsqu'il s'avançait lentement sur la sedia gestatoria surplombant la foule qui remplissait l'immensité de Saint Pierre. Pie XI était impressionnant par son maintien solennel et plein de retenue. Son visage gardait toujours par habitude un sérieux et un majesté impassible.

Lorsque, une fois, dans mon enthousiasme juvénile, j'osais lui dire, pendant une audience, que nous étions un groupe de Bénédictins récemment ordonnés qui faisions des études à Saint Anselme, je rencontrais un silence glacial de marbre. Plus tard seulement, j'ai réalisé que mon attitude avait enfreint le protocole. Non seulement "le petit fretin" mais les cardinaux, même, tremblaient lorsqu'ils devaient se présenter devant le Pape Pie XI. L'autorité papale, dans son éloignement même, irradiait une atmosphère de fermeté et de solidité indiscutable. Le Pape et la Curie se présentaient véritablement comme le "roc" sur lequel l'Eglise était bâtie.

Quelle forte impression de la romanité ! Comme on serait tenté de croire en la solidité de ce pontife à l'aspect si terrible qu'il fait trembler non seulement les petits moines, mais même les Cardinaux ! Et pourtant la preuve du contraire ne va pas manquer de venir très vite.

Tandis que nous possédions le sentiment de sécurité que nous inspirait l'autorité du Saint Siège, nous ne pouvions éviter de nous heurter à certaines difficultés qui surgissaient de cette condition même. Il y avait de l'agitation dans l'air qui ne nous laissait pas insensibles. La recherche historique avait fait des progrès rapides dans le domaine liturgique. La plus grande partie de cette recherche avait été effectuée sous les auspices des Bénédictins et nous étions les premiers informés.

La conclusion n'était pas simplement de caractère théorique. Elle concernait la célébration de la liturgie et son rôle formateur dans la vie du chrétien. Nous ne pouvions nous empêcher de remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de présence de l'esprit de la Liturgie romaine dans la Ville éternelle, elle-même, ni dans les paroisses ni dans l'administration. La rigidité générale du système ne donnait pas non plus beaucoup d'espoir d'un changement. La "Forme" semblait être plus forte que la "Vie".

Nous voici arrivés au point où le témoignage de Dom WINZEN devient particulièrement précieux et réclame aussi plus de nuances que jamais. Rappelons quelques éléments pour mieux l'apprécier.

Depuis la restauration de la vie bénédictine et la fondation de Solesmes en 1833, l'ordre bénédictin s'était attaché, comme il est naturel, à la liturgie, à sa pratique, et à sa connaissance théorique et historique. Beaucoup était à faire, contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord : les siècles de la Renaissance et de l'Age baroque ayant notablement privilégié certains aspects au détriment d'autres, il convenait de rétablir un équilibre vivant et plus conforme à l'esprit catholique : pour résumer en une ligne, il s'agissait de revenir d'un spectacle auquel on assiste à une action à laquelle on participe.

Mais cela posait en fait une foule de problèmes dont bien des promoteurs du mouvement liturgique étaient alors inconscients, et qui devaient produire plus d'une suprise, le moindre travers n'étant pas de développer une certaine tendance à la nouveauté pour elle-même, comme nous le verrons.

Nous devenions, au cours des ans, plus conscients de la situation et nous entreprenions de petites escapades, dans le domaine liturgique ainsi que dans le domaine philosophique et théologique. Nous commencions à lire des choses qui n'étaient pas entièrement dans la ligne de l'orthodoxie thomiste. Rousselot, Maritain, Max Scheler, Eric Peterson se profilèrent à l'horizon. Cà et là, nous célébrions la Messe suivant les nouvelles idées, dans le voisinage de Saint Sabin, ou dans les catacombes. Mais des choses telles que celles-ci étaient décidément

d'avant-garde !

D'une saine conscience des nécessités liturgiques aux escapades hors de l'orthodoxie dans ses divers domaines, le pas est sauté. Nous nous trouvons ici précisément sur la ligne de fracture qui partage le mouvement de restauration du mouvement de révolution, et cette ligne nous la voyons labourée, écartelée, par une série de penseurs dont quelques noms sont donnés et combien d'autres tus.

Des liturgies plus ou moins clandestines, d'avant-garde, dans les idées nouvelles, vers 1926 à Rome ! quel symbole de la Révolution alors doublement triomphante au centre même de la chrétienté.

En l'occurence, vers la fin de mon séjour à Saint Anselme, il advint qu'un jour, l'Abbé Primat, Filelis v. Stotzingen, qui avait été Abbé de Maria Laach, avant son élection d'Abbé Primat, me dit qu'il y avait un jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat qui était désireux d'apprendre l'allemand et me demanda de lui donner des leçons.

D'habitude, les étudiants de Saint Anselme n'avaient pas grande occasion d'entrer en contact plus étroit avec le clergé italien. Les seuls que je connaissais bien étaient Mgr Giulo Belvederi, recteur de l'Institut pontifical de l'Archéologie chrétienne, et Mgr Angelo Grazioli, chanoine de la Cathédrale de Vérone. Depuis, tous deux ont été appelés à la récompense céleste. C'étaient des prêtres pleins de zèle et des apôtres enthousiastes du Mouvement liturgique en Italie.

Voici une brève lumière sous les soubassements du mouvement liturgique, et il est intéressant de voir citer deux hommes, dont le premier surtout est important, et qui prouvent que, loin d'être l'apanage de quelques jeunes clercs excités, l'affaire pouvait compter sur nombre d'hommes bien placés. Qui les avait mis là où nous les trouvons, que faisaient-ils quinze ou vingt ans plus tôt, voilà deux questions dont les réponses ne manqueraient certainement pas d'intérêt.

Dom Grazioli était venu plusieurs fois à Maria Laach, c'était un grand ami de l'Abbé Ildefonse ainsi que du Prieur Albert. Il était bien vu des novices de Laach, car il aimait nous accompagner dans nos promenades en bateau sur le lac et participait activement à nos batailles navales acharnées que nous avions l'habitude d'engager dans de telles occasions.

Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son visage coloré, il ne ressemblait pas du tout, à nos yeux, à un Italien, et nous ne fûmes pas surpris d'apprendre que c'était un grimpeur passionné. Après la seconde guerre mondiale, lorsque je lui rendis visite à Vérone, il me montra une photo de lui-même et de Mgr Montini qu'il aimait et admirait beaucoup. Il vécut juste assez longtemps pour voir son ami élevé au siège de Milan et dans sa dernière lettre, il m'écrivit ces mots prophétiques : "Monseigneur Montini, Archevêque, Cardinal, Pape !". Il se réjouit, maintenant, au ciel, de l'accomplissement de son rêve.

Je ne fus pas long à découvrir que le jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat et moi-même, moine de Maria Laach, avions bien des points communs. C'était son amour de la Liturgie et du Chant grégorien qui avait amené Monseigneur Montini à Saint Anselme. Plus tard, il rendit visite à Maria Laach et à d'autres Abbayes bénédictines. En tant que lecteur passionné, il connaissait bien la littérature liturgique, y compris les ouvrages de l'Abbé Ildefonse, qu'il tenait en haute estime.

De plus, il se trouvait que nous partagions le même amour pour les jeunes. Cet amour des jeunes lui fit tourner sa sollicitude de prêtre vers les étudiants de l'Université de Rome. Il fut chapelain des "fucini", membres de la Fédération catholique italienne des étudiants de l'Université, les initiant dans ses homélies aux richesses de la liturgie et à la Parole de Dieu. "Je m'approcherai de l'autel de Dieu, de Dieu la joie de ma jeunesse !". Ces mots de la prière au bas de l'autel, depuis les premiers jours de ma conversion à la vie monastique, avaient pro-

duit sur moi une impression ineffaçable. Ils exprimaient l'affinité intérieure entre ce qu'il y avait de meilleur dans le mouvement de la jeunesse et la Chrétienté. Maintenant, je savais que le même esprit emplissait le coeur de Monseigneur Montini.

A la première lecture de ce texte, on se sent fondre devant tant de bonté, de gentillesse, de dévouement à cette belle jeunesse. Et puis lorsqu'on s'est ressaisi on réalise que ces "fucini", fer de lance de l'Action catholique italienne, sont devenus l'épine dorsale de la Démocratie chrétienne, Aldo Moro en étant le meilleur exemple.

Alors, on frissonne en voyant, une fois de plus, effectué sous nos yeux cet amalgame si méthodique de la religion et de la révolution. Enfin, on comprend mieux quel long et minutieux entraînement avait façonné Paul VI lorsqu'il a disposé des rênes de l'Eglise pour réaliser le même travail à l'échelle mondiale.

Dévoué, comme il l'était, à la jeunesse, ce n'était pas un révolutionnaire. Avec une grande ouverture aux besoins de notre temps, avec son désir passionné de faire partager à ses étudiants la vitalité spirituelle de l'Eglise, il alliait une tendre vénération à la tradition, à la précision de pensée et à une prudence délicate dans l'action. En d'autres termes, c'était un "Romain" au meilleur sens du mot, un homme d'ordre et d'équilibre. Maintenant, vous pouvez voir ce que cette rencontre signifiait pour moi. Dans la personne de Monseigneur Montini, je trouvais la réponse à mon problème sur la relation entre la "Vie" et la "Forme". C'était un Romain en qui Rome était à nouveau jeune, pleine d'espoir pour l'avenir et, en même temps, profondément enracinée dans le dépôt de la foi qu'Elle avait reçu.

Dom WINZEN résume parfaitement ce qui fut l'illusion de tant de braves gens, clercs et laïcs : croire que le moule romain, le style romain, était une garantie suffisante pour s'engager dans le dialogue avec la Révolution et en tirer le renouveau de l'Eglise. Une seconde illusion, corrélative à la première, était de croire que, puisqu'il était "Romain", Monsignor Montini ne pouvait pas être "révolutionnaire" : si cela était, comment expliquer que, en 1945, la Camarilla moderniste du Prince Rampolla ait fait de lui son champion vers les plus hautes fonctions ecclésiastiques ?

Comme ce renouveau chrétien était différent de cette renaissance de la Rome païenne que l'arrogance de Mussolini essayait d'effectuer en même temps ! Le Duce jouait le rôle de César, tandis que la Rome chrétienne ne pouvait faire qu'un rassemblement dans l'esprit du Sauveur glorifié dont l'image accueillait le peuple de Dieu du haut des absides de tant de basiliques romaines dans la majesté de la vérité et dans la bonté du Bon Pasteur. "Peuple de Sion, vois, le Seigneur va venir pour sauver les nations ; le Seigneur va faire éclater la majesté de sa voix, pour la joie de votre coeur".

Cet Introït du deuxième dimanche de l'Avent exprime admirablement la nouvelle vie qui, d'une manière encore cachée et à peine perceptible, commençait à poindre dans l'Eglise de Rome. Son origine n'était pas le lion, mais l'Agneau de Dieu. Cette nouvelle vie n'éclata pas dans de grandes campagnes ou des organisations. Elle commença dans les catacombes avec un petit groupe de prêtres et de laïques, connus sous le nom de "Cultores martyrum" (vénérateurs de martyrs). De mon temps, leur chef était le Maître des Cérémonies du Pape, Monseigneur RESPIGHI.

Assurément, le contraste est bien typé et peut incliner le lecteur à accepter comme argent comptant une opposition aussi manifeste. Hélas ! la vérité est tout autre, et la distance n'est pas aussi grande entre ces deux formes révolutionnaires ; l'Histoire devait, d'ailleurs, se charger de montrer que le plus dangereux en l'occurence n'était pas le néo-païen affirmé, ni les grandes organisations, mais bien les petits réseaux occultes qui s'apprêtaient, et déjà s'entraînaient, à faire éclater la liturgie traditionnelle sous couleur de la rénover. Il est enfin assez piquant, et lourd de sens, de voir le Maître des Cérémonies du Pape à la tête d'une pareille galère ; en son genre, ce trait illustre ce qui est devenu une constante depuis Vatican II : les assauts contre la Tradition et l'Autorité se font sous l'impul-

sion des représentants de l'Autorité, c'est la Révolution par en haut, avatar religieux du principe synarchique.

Très souvent dans les catacombes de Rome, une femme est représentée, les mains levées en attitude de prière. C'est l'image des défunts vivant dans la paix du Christ et, en même temps, celle de l'Eglise intercédant pour les défunts. Ce tableau de l'"Ecclesia Orans" (l'Eglise en prière), comme il est dénommé, indiquait au mieux le coeur du renouveau liturgique.

Je mentionne ceci parce que cela nous aide à comprendre ce qui est au plus profond dans le coeur de notre Saint Père. J'ai parlé de l'équilibre entre la Vie et la Forme, entre le "nouveau" et l'"ancien", le passé et l'avenir, ce qui m'a tant attiré en Monseigneur Montini. Mais il est essentiel d'observer que cet équilibre n'est pas simplement une matière de discipline, ou d'esprit local. Il a ses racines dans la prière. Il jaillit du bon ordre entre la contemplation et l'action. Sous son empressement à servir les âmes et à comprendre l'époque présente, un profond amour de la vie monastique, de la solitude, de la quiétude et du recueillement, habitait le coeur de Monseigneur Montini.

Plus tard, lorsqu'il devint Archevêque de Milan, il se trouva à la tête du diocèse d'Italie le plus progressiste se développant très rapidement. Mais tandis qu'il tendait toutes ses ressources à faire face au défi du développement, il garda toujours en avant dans son esprit l'idée de créer au milieu de toute sa vie active un îlot réservé à l'adoration où le coeur se lèverait et se rafraîchirait dans le Seigneur.

C'est pour cette raison qu'il prit tant d'intérêt à la fondation du Mont Sauveur et à la vie bénédictine en général. Il reconnaissait l'effort constant qui se faisait de différentes manières pour combiner la contemplation et l'action, la vie monastique et la vie apostolique. Lorsque, pour la première fois, je lui parlais de l'idée du Mont Sauveur, son conseil fut de "tenir les grilles ouvertes". Il désirait que la vie monastique rayonne dans la vie de la foi.

Ces quelques paragraphes sont lourds d'équivoques et ils peuvent troubler un lecteur rapide ou celui dont l'esprit serait tenté par un certain manichéisme. Ici, tout particulièrement, serait fausse et aveuglante la conception qui envisagerait d'un côté la Tradition, toute pure, toute spirituelle, toute priante, et, de l'autre côté, la Révolution grossièrement matérialiste, chargée de viles scories et accaparée uniquement par la satisfaction de basses passions.

Si les choses se présentaient ainsi, tout serait très simple, il n'y aurait pas d'équivoques... et ce Bulletin n'aurait jamais existé.

Mais les choses ne sont pas ainsi, et les formes révolutionnaires sont subtiles, tout autant que les ruses du démon. Bien plus peuvent servir une cause objectivement révolutionnaire des personnes qui ne le sont pas elles-mêmes, au moins au départ, et qui se trouvent parées d'allures chrétiennes : ce cas est loin d'être rare et il fut longtemps légion, c'est celui des catholiques libéraux.

Si l'on veut creuser plus avant, il faut distinguer plusieurs degrés parmi ces libéraux - c'est ce que nous avons fait dans un article du Bulletin n° 1 - non pour séparer un bon d'un mauvais libéralisme, car en un sens le meilleur est le pire, c'est-à-dire le plus trompeur, donc le plus dangereux, mais pour comprendre l'attitude des personnes concrètes, plus complexe que le simple jeu des doctrines.

Ainsi le cas d'un catholique soucieux de vie intérieure au milieu de la vie active en même temps qu'il est désireux d'ouvrir l'Eglise au monde, voire de baptiser la Révolution, n'est pas extraordinaire. Il l'est d'autant moins que, à la limite, une telle nécessité est ressentie même sur un simple plan naturel : n'est-ce pas ce besoin insatisfait qui lance aujourd'hui des millions d'occidentaux vers le Yoga ou le Zen ?

Chers amis du Mont Sauveur, dans cette chronique de Noël, nous avons essayé de vous faire partager le lien particulier qui nous unit à notre Saint Père, le Pape Paul VI. Soyons ses fidèles disciples. Répondons aux profondes aspirations de son coeur. Soyons sa couronne et sa joie. En suivant son exemple, gardons, à cette époque de renouveau dans l'Eglise le juste équilibre entre la "Vie" et la "Forme", entre le "nouveau" et l'"ancien", entre la contemplation et l'action. Soyons Romains dans le sens catholique du terme.

Vous voyez par quelle voie merveilleuse la Divine Providence a guidé l'Eglise, si vous jetez un regard en arrière sur le chemin que nous avons parcouru depuis nos vingt ans. Qui aurait jamais pensé que ce serait Monseigneur Montini qui, en tant que Paul VI, promulguerait les premiers décrets du Second Concile du Vatican et que ces décrets amèneraient le renouveau de cette même vie liturgique de l'Eglise qu'il s'était pris à aimer si profondément et qui était à la source de toute son activité de prêtre.

Il est temps maintenant de donner vie à ces décrets en entrant délibérément et avec ardeur dans l'esprit qui se tient derrière eux. C'est l'esprit de cette proclamation céleste qui accompagnait le Verbe qui se faisait chair pour demeurer parmi nous. "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes qui sont les amis de Dieu".

Fr. Damase WINZEN, O. S. B.

On ne peut lire ces lignes sans éprouver un sentiment d'indignation qui se change en douleur à la seconde lecture. Devant le cataclysme et le désastre, non seulement liturgique mais ecclésial, qui a accompagné et suivi l'aggiornamento de Vatican II, le Concile de Jean XXIII et de Paul VI, un tel optimisme ne peut que paraître dérisoire.

Bien plus, il conduit à s'interroger légitimement sur la lucidité intellectuelle et spirituelle de son auteur, un Père Abbé fondateur ! Mais après tout, nous avons déjà la réponse, nous venons de la lire : un tel aveuglement est le fruit de la formation reçue pendant quarante ans ; or, ce cas ne fut pas unique, il fut même général : de combien de Pères conciliaires n'explique-t-il pas l'attitude, inconcevable au premier abord ?

C'est à ce titre que la lettre de Dom WINZEN nous a paru digne d'intérêt et que nous l'avons rapidement commentée. Par ses divers aspects, dans son bien comme dans son mal peut-on dire, elle nous dépeint, mieux que quiconque ne pouvait le faire de l'extérieur, le paysage mental et spirituel d'un "homme du Concile".

En effet, l'auteur n'est pas un de ces fonctionnaires ecclésiastiques que l'on peut soupçonner d'être passé à l'ennemi, à la romaine, subrepticement, entre deux portes, mais, tout au contraire, un homme de prière, un moine, dont le témoignage est crédible et, de ce fait, d'autant plus précieux.

Quatre traits nous paraissent résumer la leçon que nous pouvons en tirer :

1°) Lorsque s'est développée l'agression multiforme de la Révolution contre l'Eglise, au cours du 19° siècle, les soubassements du Christianisme sont apparus comme déjà fortement corrodés ; en particulier, ici, sur le plan liturgique, la pratique générale portait la lourde empreinte des siècles passés et la liturgie ne constituait plus guère, surtout pour les laïcs, le véhicule privilégié de la catéchèse et de la spiritualité : trop souvent, elle n'était qu'une formalité dans le double sens d'obligation mal ressentie et de forme sans vie, au lieu d'être le canal essentiel de la vie chrétienne.

2°) Dans ces conditions, il est logique que la restauration liturgique ait été ressentie comme une urgente nécessité, un préalable à la restauration du corps chrétien pour le rendre fort face à ses agresseurs. Et, de fait, les différents maîtres de cette entreprise, le Père Julien Aymard comme Dom Guéranger, étaient bien des contrerévolutionnaires conscients et décidés.

3°) A partir de 1890, la ligne du Ralliement à la Révolution l'ayant peu à peu emporté, et débouché notamment sur la crise moderniste, l'oeuvre de restauration devint plus ambiguë, au moins chez certains de ses promoteurs. Lorsque cinquante ans plus tard, le Ralliement fut définitivement acquis, l'équivoque put assurer ses positions et se développer ; la période décrite par Dom Winzen est typique de ce mélange insidieux de "retour à la Tradition" et de "passage à la Révolution", qui permettait à chacun d'être satisfait en voyant midi à sa porte.

4°) Pris dans ce mouvement, dans cette dynamique, un grand nombre d'hommes, non des médiocres mais des hommes de valeur comme Dom Winzen, furent aveuglés et prirent les vessies pour des lanternes. Par la suite, ils entraînèrent la foule de leurs disciples, pleins d'admiration pour des maîtres effectivement admirables par bien des côtés.

Cet aveuglement, tant des maîtres que des disciples, trouve en fait son origine, et son explication ultime sinon totale, dans cette attitude de non-résistance à la Révolution qui constitue l'essence du Ralliement, et, pour la plupart aussi, dans une méconnaissance profonde de la Révolution qui n'est pas le mystère le moins important de toute cette affaire.

Cette myopie, annulant des trésors de dévouement et de bonne volonté, a fait de ceux qui en étaient victimes les meilleurs agents de la Révolution, d'autant meilleurs précisément qu'ils en étaient inconscients, car à cette armée d'aveugles n'ont pas manqué les guides du franc mensonge, au service direct de l'Adversaire pour accompliresa tâche.

La réunion de ces éléments confirme ce que chacun a pu constater : l'acceptation ou le refus de la Révolution liturgique sont devenus le principal critère de l'acceptation ou du refus de la pénétration de la Révolution dans le Christianisme. Certes, la prise de conscience est tardive, mais l'essentiel est qu'elle soit produite et qu'elle puisse conduire enfin à la véritable restauration liturgique qui s'impose depuis longtemps et qui reste à réaliser.

P. R.

NOTES DE GÉRANCE

ADRESSES D'AMIS

Les envois d'adresses se sont quelque peu raréfiés cette année, et nous vous demandons de bien vouloir y penser à nouveau ; les adresses de prêtres ou de religieux seront particulièrement les bienvenues. N'hésitez pas à nous signaler vos amis étrangers, pourvu qu'ils soient francophones.

VENTE AU NUMÉRO

En plus de son intérêt financier, la vente au numéro présente le gros avantage de mettre le Bulletin à la portée de nombreuses personnes qui n'auraient guère l'occasion de le connaître sans cela : beaucoup d'abonnés sont venus par cette voie-là, et nous insistons auprès de tous ceux qui peuvent nous aider sur ce plan. Le dépôt de quelques exemplaires, à régler une fois la vente faite, n'est pas une charge bien lourde pour chacun, mais la répétition d'un tel effort aux quatre coins de la France nous permettrait d'aller au devant d'un vaste public nouveau.

FONDS DE SOUTIEN ET DONS POUR LE LOCAL

Nous remercions bien vivement les personnes qui continuent à arrondir leur chèque d'abonnement et qui par leur compréhension assurent à notre budget une santé relativement bonne.

Nous remercions également celles qui n'ont pas oublié que notre local a constitué une très lourde charge non encore totalement couverte, loin s'en faut, et qui persévèrent dans leurs dons à cet effet :

Mr G.B.	*Eure-et-Loire*	*100 F*
Mr G.F.	*Corrèze*	*300 F*
Mme M. Q.	*Rhône*	*400 F*
Mr J.M. B.	*Haut-Rhin*	*500 F*

N° d'inscription S/4 80
Dépôt légal 1er trimestre 1986
Impression Circulaire Eco Imprimerie
ISSN 0247–3607